

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE Du Dimanche et du Jeudi

LYON RÉPUBLICAIN

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE Du Dimanche et du Jeudi

A Lyon... Gratuit. 0 fr. 05 c. Abonnement d'un an... 3 fr. 50

ADMINISTRATION & BUREAUX: rue Ferrandière, 34 - RÉDACTION: rue Bellecour, 10

Annances: Au bureau du Journal... Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Sommaire du Supplément Littéraire DU DIMANCHE 17 JUIN 1888. Propos du Dimanche. GUIZE-RUX. Feuilles Volantes. RAOUËL CINQUÉ.

les plier à la loi de la charrue, du progrès. Elles ont fui, elles ont disparu... Les derniers Peaux-Rouges se survivent à peine dans une existence misérable...

dans les colonies, que nos ouvriers de ferme. Il est vrai que cela ne touchait pas à leur condition de bétail. Tel de nos petits paysans s'occupe mieux de la santé de ses bœufs que de la sienne propre.

n'avait eu le bonheur de voir le jour dans une petite ville. Supposez, en effet, qu'il soit né à Paris? Croyez-vous que sa statue aurait eu le pas sur celle de Musset?

Mais quand le corbillard s'ébranla de nouveau, je perdis toute conscience des lieux que nous traversions. Une volée de cloches m'avertit que nous passions près d'une église; un roulement plus doux et continu me fit croire que nous longions une promenade. J'étais comme un condamné mené au lieu du supplice, hébété, attendant le coup suprême qui ne venait pas.

fondeur? Comment percer cette masse énorme? Si même je parvenais à fendre le couvercle, la terre n'allait-elle pas entrer, glisser comme un sable fin, m'emplir les yeux et la bouche? Et ce serait encore la mort, une mort abominable, une noyade dans de la boue.

PROPOS DU DIMANCHE

L'empereur du Brésil, qui est en ce moment notre hôte ou tout au moins notre voisin, passe pour un des esprits les plus éclairés de son temps. Il est lettré comme un ancien, il est savant comme un moderne.

En descendant la côte d'Afrique, du Sénégal aux bouches du Niger, les Européens trouvèrent des troupeaux d'êtres humains dégradés. Ils les transportèrent de l'autre côté de l'Atlantique et les assujétirent au travail. Assurément ces pauvres nègres n'eurent pas la vie douce, peut-être bien ni meilleure ni pire que celle qu'ils auraient eue s'ils étaient restés dans leurs marais et leurs forêts de Coumassie, en compagnie de leurs roitelets sanguinaires et de leurs loups.

Certes, avant d'entrer dans la civilisation, ils auront traversé un dur noviciat. Et nous donc, avoisons-nous toujours été sur des lits de roses? Y avait-il l'esclave plus misérable que le paysan français avant la Révolution dont nous ne sommes qu'un premier centenaire? Ces êtres peints par La Bruyère et par Vauban sous le Roi-soleil n'étaient pas des nègres des colonies. C'étaient nos pères. Par ce qu'ils étaient sous Louis XIV, jureons de ce qu'ils étaient dans les temps féodaux, serfs attachés à la glèbe, serfs de l'Eglise et serfs des seigneurs.

Car, ainsi que M. de Laprade, il aurait eu pour le lui servir une société générale, une Diana jalouse d'entretenir la gloire du plus illustre de ses membres. Il ne suffit pas pour avoir sa statue d'être un des trois grands poètes de ce siècle, d'avoir fait les Nuits, d'avoir chanté l'amour et la jeunesse comme jamais poète ne les a chantés.

J'étais tout étonné de voir que je ne me misais pas à rêver. Un cauchemar se détacha du fond noir qui barrait mon horizon. J'étais tout étonné de voir que je ne me misais pas à rêver. Un cauchemar se détacha du fond noir qui barrait mon horizon.

Comme je donnais aussi de légers coups de pied, il me sembla pourtant que le son était plus clair au bout. Peut-être n'était-ce qu'un effet de la sonorité du bois.

FEUILLETONS

La Jettatura. TH. GAUTIER. Conscience. HECTOR MALOT.

Est-il absurde de dire que l'esclavage a été comme l'école d'application au travail où ils ont appris à être des hommes?

Quand ces lignes paraîtront, la statue de Victor de Laprade se dressera sur une place publique de Montbrison.

On les a remplacés par des sifflets. Si après ça il est encore question d'accidents de chemins de fer et d'assassinats en wagon...

Je serai bien décidé à verser les quinze cents francs exigés, — justement j'ai en portefeuille trois billets de cinquante francs tout ce qu'il y a de plus faux, — mais encore faudrait-il savoir de quelle façon on fera fructifier mes modestes économies.

Comme je donnais aussi de légers coups de pied, il me sembla pourtant que le son était plus clair au bout. Peut-être n'était-ce qu'un effet de la sonorité du bois.

FEUILLES VOLANTES

Quand ces lignes paraîtront, la statue de Victor de Laprade se dressera sur une place publique de Montbrison.

Voici ce qui se passe aujourd'hui dans le Texas, dans la Louisiane, dans la Floride, dans tous les Etats du Sud. Les nègres émancipés depuis la guerre de la Sécession ont commencé par être petits fermiers des grands propriétaires. Peu à peu, ils sont devenus propriétaires à leur tour, ils cultivent le coton pour leur compte, prospèrent, s'enrichissent, et les mêmes terres fourmillent aujourd'hui plus de coton et plus de céréales qu'à l'époque de l'esclavage.

Or, comme nous sommes presque tous mortels, le grand homme meurt. Il n'est peut-être pas tout à fait sûr pour la statue; mais qui dit que s'il avait vécu quelques années de plus il n'aurait pas étonné le monde par l'éclat de son génie?

Un comité se forme, des listes de souscriptions circulent et, un beau dimanche, la figure de l'enfant du pays plane majestueuse au-dessus du toit qui l'a vu naître.

Un grand accablement suivit. J'attendais la mort, au milieu d'une somnolence douloureuse. Ce cercueil était de pierre; jamais je ne parviendrais à le fendre; et cette certitude de ma défaite me laissait inerte, sans courage pour tenter un nouvel effort.

Comme je donnais aussi de légers coups de pied, il me sembla pourtant que le son était plus clair au bout. Peut-être n'était-ce qu'un effet de la sonorité du bois.

NOUVELLES

UN DRAME DANS UN CERUCIEL Par ÉMILE ZOLA

Un poète du cru chante sa mémoire qu'il fait naturellement rimer avec histoire.

Un comité se forme, des listes de souscriptions circulent et, un beau dimanche, la figure de l'enfant du pays plane majestueuse au-dessus du toit qui l'a vu naître.

Un grand accablement suivit. J'attendais la mort, au milieu d'une somnolence douloureuse. Ce cercueil était de pierre; jamais je ne parviendrais à le fendre; et cette certitude de ma défaite me laissait inerte, sans courage pour tenter un nouvel effort.

Un grand accablement suivit. J'attendais la mort, au milieu d'une somnolence douloureuse. Ce cercueil était de pierre; jamais je ne parviendrais à le fendre; et cette certitude de ma défaite me laissait inerte, sans courage pour tenter un nouvel effort.

Un grand accablement suivit. J'attendais la mort, au milieu d'une somnolence douloureuse. Ce cercueil était de pierre; jamais je ne parviendrais à le fendre; et cette certitude de ma défaite me laissait inerte, sans courage pour tenter un nouvel effort.

NOUVELLES

UN DRAME DANS UN CERUCIEL Par ÉMILE ZOLA

Un poète du cru chante sa mémoire qu'il fait naturellement rimer avec histoire.

Un comité se forme, des listes de souscriptions circulent et, un beau dimanche, la figure de l'enfant du pays plane majestueuse au-dessus du toit qui l'a vu naître.

Un grand accablement suivit. J'attendais la mort, au milieu d'une somnolence douloureuse. Ce cercueil était de pierre; jamais je ne parviendrais à le fendre; et cette certitude de ma défaite me laissait inerte, sans courage pour tenter un nouvel effort.

Un grand accablement suivit. J'attendais la mort, au milieu d'une somnolence douloureuse. Ce cercueil était de pierre; jamais je ne parviendrais à le fendre; et cette certitude de ma défaite me laissait inerte, sans courage pour tenter un nouvel effort.

Un grand accablement suivit. J'attendais la mort, au milieu d'une somnolence douloureuse. Ce cercueil était de pierre; jamais je ne parviendrais à le fendre; et cette certitude de ma défaite me laissait inerte, sans courage pour tenter un nouvel effort.

NOUVELLES

UN DRAME DANS UN CERUCIEL Par ÉMILE ZOLA

Un poète du cru chante sa mémoire qu'il fait naturellement rimer avec histoire.

Un comité se forme, des listes de souscriptions circulent et, un beau dimanche, la figure de l'enfant du pays plane majestueuse au-dessus du toit qui l'a vu naître.

Un grand accablement suivit. J'attendais la mort, au milieu d'une somnolence douloureuse. Ce cercueil était de pierre; jamais je ne parviendrais à le fendre; et cette certitude de ma défaite me laissait inerte, sans courage pour tenter un nouvel effort.

Un grand accablement suivit. J'attendais la mort, au milieu d'une somnolence douloureuse. Ce cercueil était de pierre; jamais je ne parviendrais à le fendre; et cette certitude de ma défaite me laissait inerte, sans courage pour tenter un nouvel effort.

Un grand accablement suivit. J'attendais la mort, au milieu d'une somnolence douloureuse. Ce cercueil était de pierre; jamais je ne parviendrais à le fendre; et cette certitude de ma défaite me laissait inerte, sans courage pour tenter un nouvel effort.

plus qu'une idée, avoir ce clou. Je passai ma main droite sur mon ventre, je commençai à l'ébranler. Il ne cédaît guère, c'était un gros travail.

Je changeai souvent de main, car la main gauche, mal placée, se fatiguait vite. Tandis que je m'acharnais ainsi, tout un plan s'était développé dans ma tête. Ce clou devenait le salut. Il me le fallait quand même. Mais serait-il temps encore ? La faim me torturait, je dus m'arrêter, en proie à un vertige qui me laissait les mains molles, l'esprit vacillant. J'avais sucé les gouttes qui coulaient de la piqûre de mon pouce.

Alors, je me mordis le bras, je bus mon sang, éperonné par la douleur, ramené par ce vin tiède et acre qui mouillait ma bouche. Et je me remis au clou des deux mains, je réussis à l'arracher.

Des ce moment, je crus au succès. Mon plan était simple. J'enfonçai la pointe du clou dans le couvercle et je traçai une ligne droite, la plus longue possible, où je promenai le clou, de façon à pratiquer une entaille. Mes mains se raidissaient, je m'entêtais furieusement. Quand je pensai avoir assez enlâmé le bois, j'eus l'idée de me retourner, de me mettre sur le ventre, puis, en me soulevant sur les genoux et sur les coudes, de pousser des reins. Mais, si le couvercle craqua, il ne se fendit pas encore. L'entaille n'était pas assez profonde. Je dus me replacer sur le dos et reprendre la besogne, ce qui me coûta beaucoup de peine. Enfin, je tentai un nouvel effort, et cette fois le couvercle se brisa, d'un bout à l'autre.

Certes, je n'étais pas sauvé, mais l'espérance m'inondait le cœur. J'avais cessé de pousser, je ne bougeais plus, de peur de déterminer quelque éboulement qui m'aurait enseveli. Mon projet était de me servir du couvercle comme d'un abri, tandis que je tâcherais de pratiquer une sorte de puits dans l'argile. Malheureusement, ce travail présentait de grandes difficultés : les mottes épaisses qui se détachaient embarrassaient les planches que je ne pouvais manœuvrer; jamais je n'arriverais au sol, déjà des éboulements partiels me pliaient l'échine et m'enfonçaient la face dans la terre. La peur me reprenait, lorsqu'en m'allongeant pour trouver un point d'appui, je crus sentir que la planche qui fermait la bière, aux pieds, cédaît sous la pression.

Je tapai alors vigoureusement du talon, songeant qu'il pouvait y avoir, à cet endroit, une fosse qu'on était en train de creuser.

Tout d'un coup, mes pieds enfoncèrent dans le vide. La prévision était juste : une fosse nouvellement ouverte se trouvait là. Je n'eus qu'une mince cloison de terre à trouver pour rouler dans cette fosse. Grand Dieu ! j'étais sauvé !

Un instant, je restai sur le dos, les yeux en l'air, au fond du trou. Il faisait nuit. Au ciel, les étoiles luisaient dans un bluissement de veours. Par moment, un vent qui se levait m'apportait un tièdeur de printemps, une odeur d'arbres. Grand Dieu ! j'étais sauvé, je respirais, j'avais chaud, et je pleurais, et je balbutiais, les mains dévotement tendues vers l'espace. Oh ! que c'était bon de vivre !

Emile ZOLA.

JEANNE EN FLEUR

Par CATHULE MENDES

Elle était si jolie et si jeune, elle avait au visage des pâleurs si tendrement rosées, elle venait d'elle des aromes si frais et si délicats, pareils à ceux qu'aurait de la neige parfumée, que, lorsqu'on la froissait, même

en plein hiver, dans la rue ou sur la route, on croyait passer à côté d'un mois d'avril. Cependant, Jeanne avait l'air pensif, presque morose, un matin qu'elle se promenait sur la lisière de la forêt, où le soleil dorait les mousses parmi les treillis légers que fait l'ombre des trembles.

— Ah ! que vous êtes ambitieuse, ma filleule ! Au lieu d'avoir pour père et mère un bûcheron et une bûcheronne qui lient des fagots dans les bois, il vous plairait donc d'être la fille d'un puissant monarque, complimenter du matin au soir par vingt demoiselles d'honneur et dansant la pavane avec le prince de Visapour ou l'empereur de Golconde, dans les salles pavées de pierreries ?

— Non, marraine, dit-elle. Mais je n'ai jamais pu voir une fleur, — les fleurs sont si jolies, — sans m'en sentir jalouse, et je voudrais être une violette des bois.

La petite fée n'était pas une personne contrariante ; elle pensait que, lorsqu'on aime les gens, le mieux est de les obliger tout de suite, sans faire d'objection à propos des vœux qu'ils forment.

— Que votre désir soit réalisé, dit-elle. Et Jeanne fut une violette dans les mousses dorées de soleil, sous les treillis légers que fait l'ombre des trembles.

— Ah ! que vous êtes ambitieuse, ma filleule ! Au lieu d'avoir pour père et mère un bûcheron et une bûcheronne qui lient des fagots dans les bois, il vous plairait donc d'être la fille d'un puissant monarque, complimenter du matin au soir par vingt demoiselles d'honneur et dansant la pavane avec le prince de Visapour ou l'empereur de Golconde, dans les salles pavées de pierreries ?

— Non, marraine, dit-elle. Mais il me semble à présent que la violette est une fleur un peu trop triste, avec sa teinte sombre, et son parfum, en somme, laisse beaucoup à désirer. Je me souviens d'avoir cueilli, dans un parterre, une jacinthe fraîche éclosée dont la couleur était tout ce qu'on peut imaginer de plus joli ; je voudrais être une jacinthe des jardins.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit la fée. Et Jeanne fut une jacinthe, entre des plates-bandes de buis, dans le parterre ensoleillé.

Mais elle ne fut pas satisfaite encore. Jacinthe, elle voulait être une pivoine ; la couleur des jacinthes lui avait bientôt déplu. Pivoine, elle voulait être un lys ; elle trouvait les pivoines trop rouges. Lys, elle voulait être une rose ; elle jugeait les lys trop blancs. Et elle ne se montra pas contente même quand elle fut une rose.

— Eh ! rose, ma filleule, dit la fée au hennin d'argent, qu'est-ce que vous désirez ? N'a-t-il pas été fait toujours, selon votre souhait ? N'êtes-vous pas aussi fraîche, aussi délicieusement odorante que toutes vos sœurs du parterre ? En vérité, je ne puis m'expliquer ce qui cause le souci qui vous tient.

Après avoir soupire, Jeanne répondit : — Je voudrais être une fleur tellement exquise qu'il n'en exista jamais de pareille, une fleur plus adorable que les violettes, les jacinthes, les pivoines, les lys et que les roses elles-mêmes, — une fleur plus jolie que toutes les fleurs !

— Bon ! que ne le disiez vous plus tôt ! répartit la bonne fée en riant. Et alors qu'arriva-t-il ? Il arriva, sous un coup de baguette, que Jeanne redevenit Jeanne elle-même, — Jeanne si jolie et si jeune, ayant au visage des pâleurs si tendrement rosées, et de qui venaient des aromes si frais et délicats, pareils à ceux qu'aurait de la neige parfumée, que, lorsqu'on la froissait, même en plein hiver, dans la rue ou sur la route, on croyait passer à côté d'un mois d'avril. S'étant mirée dans le miroir, elle fut bien obligée de reconnaître qu'elle avait eu tort de vouloir changer ; et elle ne désira plus rien que d'être cueillie !

Catulle Mendès.

VILLÉGIATURE

Par EMILE BLAVET

Cette fois, ça y est. Paris est tout entier hors Paris. La villégiature a repris sa proie annuelle. Elle ne la rendra que le jour où

De la dépuille de nos bois L'autome aura jonché la terre, Le rosignol sera sans voix, Et le bocage sans mystère !

Ce besoin d'émigrer, la chaleur venue — fût-ce à quelques portées de fusil de l'enceinte fortifiée — est devenu tellement tyrannique, que, s'ils vivaient encore, Auber et Roqueplan, ces Parisiens endurcis, ces rurophobes dont le Point-du-Jour fut les Colonnes d'Hercule, en devraient eux-mêmes subir la contagion.

Ils auraient du moins la ressource de faire ce que fit feu Patin, l'illustre helléniste. Feu Patin avait pour le ruisseau de la rue du Bac la même tendresse que M^{me} de Staël. Or, un jour, il lui fallut lâcher Sophocle

pour Théocrite. Les médecins le condamnerent à six mois de campagne forcée.

Il s'exécuta, car c'était une question vitale. Mais, réduisant la peine au minimum, il s'établit dans un coin de la banlieue parisienne, d'où il pût, par les temps clairs, distinguer les tours Notre-Dame, et fit abattre les arbres, sous prétexte qu'ils gênaient la vue.

Il y avait alors plus d'Auber, de Roqueplan et de Patin qu'on ne se l'imagine. Et le jardinier sur la fenêtre suffisait aux besoins agrestes de la majorité des Parisiens. Depuis, l'hygiène a pris dans les préoccupations de la vie une plus large place. On l'a codifiée, et « la campagne » en est un des articles fondamentaux. En sorte que ce qui, jadis, était l'exception, est aujourd'hui la règle.

On aurait tort de tourner en ridicule le goût effrené des Marseillais pour la *bastide* ou pour le *mas*. Le Boulevard, à ce point de vue, rendrait des points à la Canebière. A cela près qu'ici la *bastide* et le *mas*, ces jolis noms aux parfums d'idylle, sont décorés du nom prétentieux de *villas*. Voilà toute la différence. Et pourtant la Provence est plus près que nous de l'Italie.

Et ne parle pas de la grande villégiature, de celle qui, chaque année, à la même époque, le carnaval printanier fini, emporte les heureux de ce monde, les élus du sort, vers la mer, les eaux, les bois ou la montagne. Celle-ci ne date pas d'hier, elle existe depuis qu'il y a sous le ciel des privilégiés à qui la fortune fait d'opulents loisirs. Je parle de la villégiature suburbaine, de celle qui s'impose, comme une détente nécessaire, aux travailleurs de toute condition.

Celle-là, ceux de ma génération l'ont vue naître ; ils ont vu surgir, un à un, des solitudes ambiantes, dont les Sylvains étaient jadis les hôtes uniques, cette myriade de petits Edens qui font à la grande ville comme une ceinture rayonnante et fleurie.

Cette efflorescence, pour ainsi dire spontanée, est la résultante des préoccupations hygiéniques dont je parlais tout à l'heure. Paris est aussi funeste au Parisien laborieux que la mine aux mineurs. Il faut, au Parisien, par ce temps de surmenage, des échappées quotidiennes hors de la fournaise où se surchauffent son intelligence et son cerveau, comme un mineur hors du puits où se desséchent ses entrailles.

Mais il ne faut pas que ces échappées soient trop lointaines pour pouvoir, à l'heure dite, comme c'est le destin, se replonger dans la fournaise ou dans le puits. D'où la prédilection des artistes, des gens de lettres et aussi des gens de finances, pour lagare Saint-Lazare qui répond mieux qu'aucune autre à cette condition essentielle de la proximité, et la popularité des lignes de Saint-Germain et de Versailles entre toutes les lignes qui rayonnent de ce point central à la circonférence de la banlieue parisienne.

Nous allons, si vous le voulez bien, égrener les diverses stations de la première, comme les grains d'un chapelet.

Asnières. — Un faubourg de Paris. Plus près du centre que Montmartre et le quartier Latin. Affluence de mentons glabres ; le comédien y est légion. Vu, de la portière, M^{me} Bosman à sa fenêtre et M. Soulaacroix pêchant à la ligne. Méritante et a pignon sur rue, ainsi que Thérèse. Quelques hommes de lettres épris du canotage : Edouard Cadol, Armand Silvestre, E. Deschaumes, Albert Bataille, etc.

Nanterre. — Une petite sous-préfecture de province. Avait jadis deux originalités : ses pompiers et sa rosière. Les pompiers ont vécu ; la rosière est laïque. *Finis Polonia!* Que peuvent bien faire dans cette thébaïde Francisque Sarcey, Félix Hé-

ment, Bernard Doersne et Alexandre Bisson, l'auteur du *Député de Bombignac* ? Je me le demande.

Rueil. — Une halte entre le restaurant Fournaise, où l'on rencontre parfois Guy de Maupassant, André Messager, le comte Lepic, etc., et le bal des Canotiers. Subra, la divine, y passe tous les étés, blottie dans un nid de verdure. Non loin d'elle habite sa gentille camarade, M^{lle} Chabot.

Chatou. — Station très mondaine. La toilette est de rigueur. Le marché, deux fois par semaine, est comme un succursale de l'ancien Longchamps. On y décréte la mode. Ces dames y font des effets de taille à la Léoty. Le glacier Geninasca, le soir, a des flamboyements de café Riche. A citer parmi les colons parisiens de marque : M^{me} Judic, Ernest Blum, Raoul Toché, Paul Bourdon, Théobald Chartran, Victor Roger, Talazac, etc.

Le Vesinet. — La terre promise des duels. Fréquenté par les gens tranquilles. Côté des hommes : Jules Prével, Alfred Delilia, Marsick, Henry Bauer, etc. ; côté des dames : M^{me} Righetti, Dinelli, Blanche Donadio, P. Ivanoff, Céleste Mogador, qui donne dans sa villa des matinées artistiques. C'est là que, l'an dernier, Albin Valabrègue et Maurice Ordonneau commentèrent *Durand et Durand*, et que Chivot met la dernière main à son *Sarcouf*.

Saint-Germain. — Le mouvement est au Pavillon Henri IV. Mon ami le Masque de Fer en a nommé l'auteur pour les hôtes actuels : Henri Meilhac, Blowitz, Campbell-Clarke, et fréquemment Sardou, Dumas, Debutte, Albert Wolff, en visite. La vie de Meilhac : lever à huit heures ; lecture toute la matinée ; déjeuner à midi ; travail jusqu'à cinq heures ; à cinq heures, onze parties de bésigue chinois avec Blowitz, à 2 fr. 50 — suis-je bien informé ! Dîner à sept heures, coucher avec les poules. Deux fois par semaine, Meilhac quitte Saint-Germain après dîner, le vendredi pour aller à l'Hippodrome, le samedi pour aller au Cirque. On est Parisien ou on ne l'est pas.

Passons à la ligne de Versailles. Brulons Asnières qui n'a plus de secrets pour nous. Voici Courbevoie sur notre gauche.

Courbevoie n'est, à proprement dire, qu'un faubourg de Paris. Aussi n'y a-t-il presque pas de population flottante. Tous résidents. Grâce à la multiplicité des moyens de transports, omnibus, tramways, chemins de fer, il n'y a guère plus de distance du rond-point au boulevard que de l'Observatoire. Et c'est *extra muros*. Déjà la campagne.

Louis Ulbach y prépare les discours substantiels qu'il prononce aux Congrès de l'Association littéraire internationale ; M. Henri Michelin y pioche ses amendements et ses premiers-Paris de l'Action, non loin de son collègue à la Chambre, M. Le Guay ; l'art dramatique y est représenté par M. Maubant, du Théâtre-Français, et par M. Léotaud, souffleur des comédiens ordinaires de M. Carnot ; l'art lyrique, par M. Caron, de l'Opéra ; et la gaudriole par M^{me} Elise Faure, l'Alboni des chopes, et par M. Jules Perrin, le Faure de l'Eldorado, à qui la fermeture de ce music-hall a créé des loisirs. Il les consacre à limer des monologues et rimer des chansonnettes. On sait que M. Perrin, monologueur éminent, comme Cadet, est, comme M. Paulus, son propre librettiste et son propre compositeur.

Suresnes. — Blanchissage, viticulture et pisciculture mêlés. Fabrique de *pompons* pour le retour en chemin de fer ou par bateau-mouche.

Cette maison étrange et mystérieuse, en briques rouges, qui borde la gare, appartient à l'un de nos plus célèbres couturiers. C'est là que se décréte la mode.

Plus loin, M. Regimbaud, l'homme

aux piquets, se console des misères que lui font nos édiles en construisant une salle de spectacle dans sa propriété.

La famille du pauvre Guillaume, mort si prématurément l'année dernière, habite sur ces pentes couvertes de vignobles, ainsi que M. Marc, directeur de l'*Illustration* ; le député Rouleaux-Dugage ; le baron Manoury, retour de Bordeaux avec une malle pleine de lauriers, et le ténor Villaret, qui ne les recherche plus que pour assaisonner les produits de sa pêche. Villaret est un intrépide pêcheur à la ligne devant le Seigneur.

J'ai gardé pour la bonne bouche M^{me} The King ; l'amie de M. Mystère rime avec skoking !

Puteaux. — Mêmes signes particuliers. On y revient quelquefois en passant par les mers néo-calédoniennes, avec escale au Palais-Bourbon, baie radicale. Témoin le citoyen Roque de Filhol, le gros bonnet de l'endroit.

A citer encore : M. Lorilleux et M^{me} Révilly, l'ex-duègne de l'Opéra-Comique.

Saint-Cloud. — Ici, tous les noms s'effacent devant le nom glorieux de Gounod. Que de divines mélodies se sont envolées de ces grands arbres et combien y nichent encore !

Ville-d'Arvey. — Le Lourdes des républicains. Ils y viennent tous les ans en pèlerinage aux Jardies, solitude peuplée par deux souvenirs, celui de Balzac et celui de Gambetta.

Petit phalanstère d'artistes : on y rencontre le sculpteur Falguière, le peintre Vibert ; Dieudonné, du Vaudeville ; Joliet, de la Comédie-Française, — spécialité de notaires et graveurs sur bois, — M^{me} Lloyd et Kalb.

Non loin des Jardies est le domaine de M^{me} Valtasse de la Bigne, qui s'arrondit chaque année, — le domaine, — de quelques hectares. Large et gracieuse hospitalité, par séries, comme à Compiègne. Maison civile et militaire, souvent fusionnées. Tous les 15 août, feu d'artifice commémoratif, auquel assiste, d'un œil bienveillant, la gendarmerie locale.

Sèvres. — C'est l'auteur de *Chien-Caillon*, l'ancien compagnon de Rodolphe, de Marcel, de Colline, de Schaubert, de Phénix teinturière, de Musette et de Mimi, luxueusement enterré dans la céramique.

Villeneuve-Étang. — Le Tibur de M. Pasteur. J'ai fait route souvent avec le terrible exterminateur des microbes. Pas causeur du tout : dépêché un journal quelconque au départ et ne le replie qu'à l'arrivée, après l'avoir dévoré depuis la date jusqu'à la signature du gérant, sans passer une annonce.

Viroflay. — C'est de cette oasis exquise que Jules Claretie a daté presque tous ses romans, le dernier entre autres, d'une actualité si vibrante : *Candidat*. L'actif administrateur de la Comédie-Française voyage tous les jours avec son héritier, dont l'aimable babil abrège et charme le voyage.

A pour voisin M. Joseph Bertrand. Tous les lundis, à deux heures, l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences prend le train pour venir à l'Institut. Pas plus communicatif que M. Pasteur. Monologue tout le long du trajet avec lui-même.

Versailles (R. D.). — Retraite à souhait pour ceux dont la vie est réfugiée dans le souvenir.

Octave Feuillet y occupe, avenue de Paris, un ravissant hôtel au fond d'une vieille maison silencieuse.

Canrobert y promène ses cheveux blancs et sa tournure de soldat.

Lafontaine s'y est fait construire une délicieuse maison d'artiste où il vit doucement près de sa femme, le charmante Victoria, entre ses tableaux, — le grand comédien est un

Feuilleton du Supplément du « Lyon Républicain » DU DIMANCHE 17 JUIN 1888 (20)

JETTATURA

Par Théophile GAUTIER

La mince lame, parmi les braises incandescentes, arriva bientôt au rouge blanc.

Paul, comme pour prendre congé de lui-même, s'accouda sur la cheminée en face d'un grand miroir où se projetait la clarté d'un flambeau à plusieurs bougies ; il regarda cette espèce de spectre qui était lui, cette enveloppe de sa pensée qu'il ne devait plus apercevoir, avec une curiosité mélancolique :

« Adieu, fantôme pâle que je promène depuis tant d'années à travers la vie, forme manquée et sinistre où la beauté se mêle à l'horreur, argile scellée au front d'une cachet fatal, masque convulsif d'une âme douce et tendre ! tu vas disparaître à jamais pour moi ; vivante, je te plonge dans les ténèbres éternelles, et bientôt je l'aurai oublié comme le rêve d'une nuit d'orage. Tu auras beau dire, misérable corps, à ma volonté inflexible : » Hubert, Hubert, « mes pauvres yeux ! » tu ne l'attendras point. Allons, à l'œuvre, victime et bourreau ! »

Et il s'éloigna de la cheminée pour s'asseoir sur le bord de son lit.

Il aviva de son soufflet les charbons du réchaud posé sur un guéridon voisin, et saisit par le manche la lame d'ou s'échappaient en pétillant de blanches étincelles.

A ce moment suprême, quelle que fût sa résolution, M. d'Aspremont sentit comme une défaillance ; une sueur froide baigna ses tempes ; mais il domina bien vite cette hésitation purement physique et approcha de ses yeux le fer brûlant.

Une douleur aiguë, lancinante, intolérable, faillit lui arracher un cri ; lui sembla que deux jets de plomb fondu lui pénétraient par les prunelles jusqu'au fond du crâne ; il laissa échapper le poignard, qui vola par terre et fit une marque brune sur le parquet.

Une ombre épaisse, opaque, auprès de laquelle la nuit la plus sombre est un jour splendide, l'encapuchonnait de son voile noir ; il tourna la tête vers la cheminée sur laquelle devait brûler encore les bougies ; il ne vit que des ténèbres denses, impénétrables, où ne tremblaient même pas ces vagues lueurs que les voyants percevoient encore, les paupières fermées, lorsqu'ils sont en face d'une lumière. — Le sacrifice était consommé !

« Maintenant, dit Paul, noble et charmante créature, je pourrai devenir ton mari sans être un assassin. Tu ne dépriras plus héroïquement sous mon regard funeste : tu reprendras ta belle

santé ; hélas ! je ne t'apercevrai plus, mais ton image céleste rayonnera d'un éclat immortel dans mon souvenir ; je te verrai avec l'œil de l'âme, j'entendrai la voix plus harmonieuse que la plus suave musique, je sentirai l'air déplacé par tes mouvements, je saisirai le frisson soyeux de ta robe, l'imperceptible craquement de ton brodequin, j'aspirerai le parfum léger qui émane de toi et le fait comme une atmosphère. Quelquefois tu laisseras la main entre les miennes pour me convaincre de la présence, tu daigneras guider ton pauvre aveugle lorsque son pied hésitera sur son chemin obscur ; tu lui liras les poètes, tu lui raconteras les tableaux et les statues. Par ta parole, tu lui rendras l'univers évanoui ; tu seras sa seule pensée, son seul rêve ; privé de la distraction des choses et de l'éblouissement de la lumière, son âme volera vers toi d'une aile infatigable !

« Je ne regrette rien, puisque tu es sauvée ; qu'ai-je perdu, en effet ? le spectacle monotone des saisons et des jours, la vue des décorations plus ou moins pittoresques où se déroulent les cent actes divers de la triste comédie humaine.

« La terre, le ciel, les eaux, les montagnes, les arbres, les fleurs ; vaines apparences, redites fastidieuses, formes toujours les mêmes ! Quand on a l'amour, on possède le vrai soleil, la clarté qui ne s'éteint pas ! »

Ainsi parlait, dans son monologue intérieur, le malheureux Paul d'Aspre-

mont, tout enfiévré d'une exaltation lyrique où se mêlait parfois le délire de la souffrance.

Peu à peu ses douleurs s'apaisèrent ; il tomba dans ce sommeil noir, frère de la mort et consolateur comme elle.

Le jour, en pénétrant dans la chambre, ne le réveilla pas. — Midi et minuit devaient désormais, pour lui, avoir la même couleur ; mais les cloches tintant l'*Angelus* à joyeuses volées bourdonnaient vaguement à travers son sommeil, et, peu à peu devenant plus distinctes, le tirèrent de son assoupissement.

Il souleva ses paupières, et, avant que son âme endormie encore se fût souvenue, il eut une sensation horrible. Ses yeux s'ouvraient sur le vide, sur le soir, sur le néant, comme si, enterré vivant, il se fût réveillé de léthargie dans un cercueil ; mais il se remit vite, et ne devait-il point passer, chaque matin, des ténèbres du sommeil aux ténèbres de la veille ?

Il chercha à tâtons le cordon de la sonnette.

Paddy accourut.

Comme il manifestait son étonnement de voir son maître se lever avec les mouvements incertains d'un aveugle :

« J'ai commis l'imprudence de dormir la fenêtre ouverte, lui dit Paul, pour couper court à toute explication, et je crois que j'ai attrapé une goutte serena, mais cela se passera ; conduis-

moi à mon fauteuil et mets près de moi un verre d'eau fraîche. »

Paddy, qui avait une discrétion tout anglaise, ne fit aucune remarque, exécuta les ordres de son maître et se retira.

Resté seul, Paul trempa son mouchoir dans l'eau froide, et le tint sur ses yeux pour amortir l'ardeur causée par la brûlure.

Laissons M. d'Aspremont dans son immobilité douloureuse et occupons-nous un peu des autres personnages de notre histoire.

La nouvelle de la mort étrange du comte Altavilla s'était promptement répandue dans Naples et servait de thème à mille conjectures plus extravagantes les unes que les autres. L'habilité du comte à l'escrime était célèbre ; Altavilla passait pour un des meilleurs tireurs de cette école napolitaine si redoutable sur le terrain ; il avait tué trois hommes et en avait blessé gravement cinq ou six. Sa renommée était si bien établie en genre, qu'il ne se battait plus.

Les duellistes les plus sur la hanche le salueaient poliment, et les eût-ils regardés de travers, évitaient de lui marcher sur le pied. Si quelqu'un de ces redomonts eût tué Altavilla, il n'eût pas manqué de se faire honneur d'une telle victoire.

Quant à Vicé, elle n'hésitait pas à attribuer la mort du beau comte au vilain jettatore, et en cela sa haine la servait comme une seconde vue.

Quant à Vicé, elle n'hésitait pas à attribuer la mort du beau comte au vilain jettatore, et en cela sa haine la servait comme une seconde vue.

C'était à s'y perdre.

Le bruit de cette mort arriva bientôt aux oreilles de Vicé, qui en instruisit sir Joshua Ward. Le commodore, à qui revint tout de suite en mémoire l'entrevue mystérieuse qu'Altavilla avait eu avec lui au sujet d'Alvira, entrevue confusement niée, tentative lénébruse, quelque lutte horrible et désespérée, où M. d'Aspremont devait se trouver mêlé volontairement ou involontairement.

Quant à Vicé, elle n'hésitait pas à attribuer la mort du beau comte au vilain jettatore, et en cela sa haine la servait comme une seconde vue.

(A suivre). Théophile GAUTIER

grand collectionneur, — et ses livres. Ajoute chaque jour une page à ses curieux mémoires. Vient peu souvent à Paris. Quand il rentre d'une de ces rares excursions, on lui réserve un compartiment dont il voile la lampe et où il ne fait qu'un somme jusqu'à l'arrivée. Avant de partir, va chiper un petit pain au café Félix.

Delannay non plus, son camarade, ne bouge guère depuis qu'il a pris sa retraite. Marcheur intrépide, les jours de classe au Conservatoire, il fait généralement le chemin à pied.

L'hôtel des Réservoirs est, comme le pavillon Henri IV, pour les Parisiens endurcis, un but de villégiature intermittente. Arsène Houssaye notamment, lorsqu'il n'est pas à son château de Paris, y vient faire une cure d'air et de far niente.

Emile BLAVET.

LA VIE A PARIS

Nous voilà dans la période des pièces d'été. Les quelques théâtres qui restent ouverts s'ingénient à composer des spectacles supportables par trente-huit degrés de chaleur. On recherche les comédies et les vaudevilles dont l'intrigue ne demande pas une trop grande application cérébrale et puisse se comprendre, entre un coup d'éventail et un tapage de mouchoir.

Ce point de vue, la nouvelle pochade des Folies-Dramatiques est fort bien comprise, et personne n'accusera MM. Jaimé fils et Georges Duval d'avoir infligé à leurs concitoyens l'étude ardue d'un problème philosophique, selon Schopenhauer ou tout autre abstraiteur de quintessence.

Cocquin de printemps ! n'a d'autre prétention que celle de dilater les rates rebelles par ces gauloiseries de haut goût qui n'ont rien de très nouveau, mais qui font rire quand même et feront rire encore les petits-neveux de Rabelais.

La pièce pourrait porter en sous-titre: «Amour et purification.» Il s'agit d'un avoué inflammable chez qui les soleils printaniers allument des ardeurs irrésistibles.

Chargé d'occuper dans une instance en divorce par la baronne de Palafou, M^{me} Landurin s'éprend de sa noble cliente et la convie à une partie fine au Bas-Meudon.

Cependant la femme légitime de Landurin, née Moncornet, gémit sur les infidélités de son époux et se demande comment elle pourrait l'arrêter dans ses élan. Fort heureusement, elle est armée d'une mère expérimentée, et M^{me} Montcornet, qui a déjà eu à prendre des précautions contre son mari, indique à sa fille un moyen infaillible de calmer les explosions amoureuses: une purge.

Aussitôt dit, aussitôt fait, on corrompt le garçon du restaurant du Bas-Meudon, qui saupoudre de jalap une friture et une tête de veau autour desquelles se sont donné rendez-vous Landurin et sa conquête.

Par un de ces hasards, comme il n'en arrive qu'aux vaudevillistes, le vieux Montcornet a invité aussi au Bas-Meudon une soubrette provençale qui doit lui faire oublier son alaxie, et M^{me} Montcornet leur fait préparer le même menu laxatif.

Vous voyez d'ici la partie carrée. A l'heure des épanchements, le jalap opère et tous nos tourtereaux constatent avec douleur que le cœur est désarmé contre les ent'ailles.

C'est là du sel un peu gros, mais dont l'effet est inmanquable. Un monsieur qui, au moment de déclarer sa flamme, porte la main à la ceinture de son pantalon, est sûr de provoquer une hilarité prolongée, comme disent les sténographes.

Je n'ai rien à vous apprendre sur l'affaire Hériot qui a mis sens dessus dessous tous les reporters.

Il est acquis aujourd'hui que le directeur des magasins du Louvre a le cerveau fort mal en point et que ses coups de revolver sont le résultat d'un accès de fièvre chaude.

On comprend un peu que cet ancien officier, passant subitement d'une modeste solda à une fortune de vingt ou trente millions, n'ait point supporté sans trouble une transition aussi brusque.

Ajoutons-y les préoccupations et les responsabilités d'une situation nouvelle, puis Boulanger brochant sur le tout...

Il n'en fallait pas davantage, et ce serait le cas de relire la fable du Saverrier et du Financier.

JOURNAUX ET REVUES

Nous avons relaté tout au long ces jours-ci la tentative de meurtre dont le commandant Hériot, directeur des magasins du Louvre, s'est rendu coupable, sous l'empire d'un accès subit de folie.

M. Carle des Perrières, en cherchant dans le Gaulois les causes qui ont pu amener ce drame intime, — causes qu'il attribue uniquement au peu d'équilibre des facultés mentales du commandant, résultat d'un trop brusque changement de situation, — nous raconte la genèse de la fortune des Hériot. L'histoire est intéressante.

En 1853, lorsque les Perrière venaient de faire construire l'hôtel du Louvre en vue de l'Exposition, Emile Perrière venait souvent se faire raser dans l'hôtel même, et, tout en subissant cette fastidieuse opération, causait volontiers avec le coiffeur qui n'était autre que l'ancien coiffeur de Napoléon III en Angleterre.

Le coiffeur lui recommanda deux de ses clients, deux jeunes gens, dont l'un, Chouchart, était employé à la Tentation, un magasin du faubourg Saint-Honoré, et l'autre, Hériot, acheteur pour un magasin de nouveautés. Ces deux jeunes gens s'étaient connus dans sa boutique; c'étaient des garçons fort actifs, ne pensant qu'à se faire une situation, rompus aux affaires et désireux d'arriver; ils s'étaient intimement liés, et le coiffeur les recommanda si chaudement à son client, que celui-ci n'hésita pas à lui dire de les lui envoyer.

Quelques jours après, de cette entrevue entre la cuvette et la brillante sortie des bases d'une affaire considérable, pour laquelle Emile Perrière avançait quatre cent mille francs: le Louvre était fondé.

Les deux jeunes gens avaient accepté avec joie cette bonne aubaine; les voilà patrons d'une maison, et pouvant donner carrière à leur activité, employer enfin leur expérience et leur intelligence à leur propre profit.

La fortune combla les deux jeunes associés: le jour de la mort d'Hériot, celui-ci laissait à son frère plus de quarante millions. On se rappelle tout-à-propos le procès dont le testament d'Hériot fut l'objet. Le commandant, son frère, le gagna et devint son héritier d'une fortune colossale, fortune dont la plus grande partie se composait de quatre cent cinquante parts de fondateur des Magasins du Louvre.

M. Chouchart continua à diriger l'affaire pendant quelques années. Avec l'aisance, l'opulence il avait contracté des goûts de luxe et de sport qui avaient fini par l'absorber tellement qu'il ne demandait qu'à laisser la place et à jouer en repos, en satisfaisant ses goûts dominants, d'une fortune si honorablement acquise par toute une existence de dévouante activité. Aussi la liquidation eut-elle lieu, il y a

Ephémérides Lyonnaises

16 JUIN 1795

Installation du Tribunal de Commerce

Cette date marqua le dernier jour du tribunal de la Conservation, une des plus curieuses et des plus anciennes juridictions qu'ait supprimées la Révolution.

Elle remontait officiellement au 8 mars 1453; mais il est possible qu'un tribunal de marchands fonctionnât antérieurement, en vertu d'un usage accepté. En tous cas, cette juridiction a précédé d'un siècle l'établissement de celle de Toulouse, elle-même antérieure au Tribunal de commerce de Paris.

Le terme de Conservation vient du nom du magistrat chargé de conserver les privilèges attachés aux foires de Lyon et, par suite, de juger les différends entre marchands. Les foires de Champagne avaient leur tribunal de la Conservation; celles de Beaucaire l'ont encore.

Ce qui distingue le tribunal lyonnais entre tous, c'est qu'il prononçait non seulement au civil, mais au criminel; qu'il était compétent pour des faits de négoce passés hors foires aussi bien qu'en foires: que, du moment qu'un fait de commerce accompli à Lyon était en cause, sa juridiction s'étendait partout; que ses jugements étaient exécutoires en tous lieux et heures, et nonobstant appel, sans qu'on puisse y opposer aucun privilège de clergie ou autre.

Une telle extension de pouvoirs n'était pas venue d'un coup, ni sans rencontrer de nombreuses résistances, de la part des divers parlements français.

Le conservateur, qui fut d'abord le sénéchal, était investi, dès l'origine, de la justice criminelle. A la fin du XVI^e siècle, la compétence n'est plus limitée au temps des foires, et les lettres du 2 décembre 1602 confirment cette extension d'attributions.

L'édit de 1669, plus explicite encore, définissant la compétence de la Conservation, emploie les expressions: «Tous faits de commerce, leurs circonstances et dépendances.» Ainsi, l'action de la Conservation, s'étendait partout où un négociant lyonnais pouvait vendre ou acheter.

De même, ce négociant, poursuivi pour affaires traitées à l'étranger, pouvait amener son demandeur à Lyon.

Depuis 1655, le Consulat avait acheté les charges du juge-conservateur, du greffier et des avocats. Le tribunal se composait du prévôt des marchands et des quatre échevins, de deux juges nommés par le roi et

Feuilleton du Supplément du «Lyon Républicain» DU DIMANCHE 17 JUIN 1888 (21)

CONSCIENCE

PAR HECTOR MALOT

DEUXIÈME PARTIE

— Il faudra vous procurer une des épreuves que vous avez données, dit le photographe; car, pour moi, je n'en ai pas une seule; mais cela ne doit pas être impossible.

— Je chercherai.

Ce qu'il chercha en sortant, ce fut de savoir si, oui ou non, il avait réussi à se rendre méconnaissable, car il ne pouvait pas s'en tenir à cette expérience faussée par cela seul que cet ancien camarade était photographe: c'était chez lui affaire de métier de noter les traits typiques qui distinguent une physiologie d'une autre, et il avait acquis dans une longue pratique une sûreté de coup d'œil que ne pouvait pas posséder M^{me} Dammauville.

Parmi les personnes avec lesquelles il avait des relations, il lui sembla que celle qui se trouvait dans les meilleures conditions pour donner un caractère de certitude à l'épreuve était M^{me} Cormier.

Et tout de suite il monta aux Batignolles: à cette heure, il savait. Philis sortie pour une leçon; M^{me} Cormier seule, et, comme elle n'avait assurément pas été prévenue par sa fille qu'il devait se faire raser, l'expérience

se présenterait de façon à donner un résultat aussi exact que possible.

A son coup de sonnette, ce fut M^{me} Cormier qui vint ouvrir et il salua sans qu'elle le reconnût; mais comme l'entrée était sombre, cela n'avait pas grande signification. Le chapeau à la main, il la suivit dans la salle à manger, sans parler, pour que la voix ne le trahît point.

Alors, après qu'elle eut regardé un moment avec une surprise inquiète d'abord, elle se mit à sourire.

— Mais c'est M. Saniel! s'écria-t-elle. Mon Dieu! que je suis solte de ne pas vous avoir reconnu; cela vous change tellement de vous être fait raser! Pardonnez-moi.

— C'est parce que je me suis fait raser que je viens vous demander un service.

— A nous, cher monsieur! Ah! parlez vite; nous serions si heureuses de vous prouver notre reconnaissance.

— Je voudrais prier mademoiselle Philis de me rendre, si elle l'a encore, une photographie que je lui ai donnée il y a un an environ.

Comme Philis voulait avoir la liberté d'exposer cette photographie franchement, pour la garder toujours devant elle, c'était en présence de sa mère qu'elle l'avait demandée et en présence de madame Cormier que Saniel l'avait donnée.

— Si elle l'a toujours! s'écria madame Cormier; ah! cher monsieur, vous ne savez pas la place que toutes vos bontés et les services que vous nous avez rendus vous ont acquis dans notre cœur.

El, passant dans la pièce voisine, elle en rapporta un petit cadre en velours dans lequel se trouvait la photographie; Saniel l'en retira en expliquant l'étude pour laquelle il en avait

été terriblement agités pour lui par tout ce qui touchait à l'affaire de Caffé et de Florentin, et surtout par les fatigues, les émotions, les fièvres de ses concubines, il n'avait cependant pas interrompu ses travaux particuliers, ni un jour, ni une heure, et ses expériences poursuivies depuis tant d'années lui avaient enfin donné des résultats importants, que la prudence seule l'avait empêché de publier.

En opposition avec l'enseignement officiel de l'école, ces découvertes auraient fait dresser les cheveux sur la tête de nos vœux, depuis longtemps, on n'en voyait plus et ce n'était pas le moment, voyait-il demandait la parole, de s'attirer l'hostilité de ces vénérables professeurs qui barreraient le chemin à un révolutionnaire.

Mais, maintenant, qu'il était dans la place pour dix ans au moins, il n'avait plus de ménagements à garder, ni pour les personnes, ni pour les idées, et il pouvait parler.

Saniel avait vu son collègue le solennel Balzajette, et, assez adroitement pour ne provoquer ni la surprise ni le soupçon, il avait pu lui parler de madame Dammauville, à laquelle il s'intéressait incidemment; sans insister, en passant et seulement pour justifier sa question, il avait expliqué la nature de cet intérêt.

Pour être solennel, Balzajette n'en était pas moins bavard, et même c'était sa solennité qui faisait son bavardage; il s'écoutait parler, et quand, les jambes légèrement écartées, il était bien posé sur un trottoir pas trop étroit, bombant la poitrine, appuyant son menton rosé, rasé de frais, sur sa cravate blanche, décrivant dans l'air, de sa main baguée, des gestes nobles

et démonstratifs, on pouvait, si on avait la patience de l'écouter, lui faire dire tout ce qu'on voulait: car il était convaincu que son interlocuteur passait un moment agréable dont le souvenir ne s'effaçerait pas; ses malades pouvaient l'attendre dans la douleur ou dans l'angoisse, il n'en avait pas le majestueux débit de ses phrases ronflantes aux adjectifs choisis, et à moins qu'il ne se rendit à une invitation à dîner, ce qui lui arrivait cinq jours au moins par semaine, il ne vous lâchait qu'après vous avoir fait partager l'admiration qu'il professait pour lui-même.

C'était à une affection de la moelle qu'il était due la paralysie de madame Dammauville; par conséquent, elle était parfaitement guérissable; et même Balza eût s'étonné qu'avec son traitement et ses soins cette guérison se fit attendre.

Mais que vous dirai-je, jeune confrère: vous savez mieux que moi qu'avec les femmes tout est possible... surtout l'impossible!

El, pendant une demi-heure il avait complaisamment raconté les étonnements que causaient à son savoir et à son expérience les femmes du monde qu'il soignait; certainement il n'entendait pas contester les leçons que le médecin reçoit à l'hôpital, — à Dieu ne plût qu'il eût pareille outrecuidance! mais combien plus variées, combien plus complètes, combien plus profondes étaient celles que donnait la clientèle mondaine quand on était assez heureux pour s'en être créé une.

— Enfin, pour me résumer, que vous dirai-je, jeune confrère?...

Et ce qu'il avait dit et redit, expliqué et expliqué avec des digressions enchevêtrées les unes dans les autres, c'é-

tantôt trois ans, et M. le commandant Hériot resta-t-il son directeur général des magasins du Louvre.

Et voilà comment c'est à un barbier qu'il ne connut peut-être jamais que le commandant Hériot dut sa position et son immense fortune.

Comme quoi, il est toujours curieux de remonter aux causes premières des faits.

Le Temps a consacré l'autre jour une chronique aussi judicieuse que pleine d'intérêt à «Paris qui mentie».

En voici quelques extraits éditants: Pour le passant, ce mendiant déguenillé qui grolotte de froid et claque des dents, cette pauvre mère qui, assise sous une porte cochère, donne le sein à son enfant, ce cul-de-jatte qui, péniblement, se traîne dans la rue, cet épileptique qui tombe du haut mal devant la porte d'un grand hôtel ou d'un palissier achalandé, tous ces mendiants, en un mot, qui d'une voix suppliante implorent votre charité, sont des malheureux qui méritent pitié et assistance.

Et bien! détrompez-vous. Dix-neuf fois sur vingt, ces malheureux sont des industriels qui exercent une profession, et une profession souvent lucrative.

Le dis profession, et j'emploie le mot à dessein, car ce serait une erreur de croire que, pour être mendiant vraiment digne de ce nom, il suffit de s'adosser à un mur et de tendre la main aux passants. C'était là le mendiant primitif, c'était l'enfance de l'art.

Meis aujourd'hui la mendicité, comme toutes les professions, a fait des progrès, et de même qu'il existe des écoles d'apprentissage et de perfectionnement pour chaque branche de l'industrie, il y a des écoles d'apprentissage et de perfectionnement pour ceux qui veulent faire leur carrière dans la mendicité.

Aussi le métier devient-il de jour en jour meilleur, et les mendiants, qui ont leurs restaurants, leurs cercles et leurs bureaux de placement, arriveront peut-être avant peu à se former en chambre syndicale, afin de pouvoir mieux défendre les intérêts de leur corporation.

Notre confrère nous présente ensuite quelques types de mendiants. En première ligne, le conscript du métier:

C'est un bon garçon de vingt ans. Il est solide, bien charpenté. Il pourrait travailler dans les usines; mais il aime la discipline de l'atelier ou de l'usine lui répugne; d'ailleurs, pour trouver du travail, il faut se remuer et, lui, il a un pied de biche.

Des amis lui ont dit qu'en mendiant on pouvait vivre aisément. Le voilà enrôlé dans la corporation; mais il débute, il ne connaît pas encore les trucs; il va falloir commencer par le commencement et tirer le pied de biche.

Tirer le pied de biche, c'est tirer les cordons de sonnette dans les quartiers un peu isolés où, souvent, la sonnette se termine par un pied de biche.

Notre apprenti débute, par exemple à Neuilly. Il prend une rue, l'écaille, et sonne à toutes les portes: «Je suis un pauvre ouvrier sans travail; depuis deux jours je n'ai pas mangé.»

Dans ces rues peu fréquentées, il y a peu de concierges. C'est la cuisinière qui ouvre la porte, et la cuisinière a bon cœur. Elle est d'autant plus généreuse qu'elle fait la charité avec l'argent de ses maîtres. Elle donnera deux sous, ou un morceau de pain, ou un reste de viande. Dans l'espace d'une matinée, notre mendiant aura sonné à deux cents portes et — comme une statistique dont nous parlerons plus tard, et qui a d'autant plus d'autorité en la matière qu'elle est faite par les mendiants eux-mêmes, prouve «qu'il y a une bonne porte sur quatre» — en sonnant à deux cents portes notre mendiant récoltera cinquante aumônes, les unes en argent, les autres en nature. Vers les deux heures, la journée est terminée.

Avec le pain et la viande, on déjeunera et on dînera d'une façon très suffisante, et avec les vingt-cinq ou les trente sous ainsi récoltés on ira passer la soirée dans un bouge de la rue des Anglais ou de la rue Sainte-Marguerite, où, pour dix sous de «casse-poire» ou de «lord-boyaux», un homme peut aisément s'enivrer, tout en assistant, dans une salle bien chauffée, à un spectacle des plus variés, dans lequel les chanteurs ambulants, les femmes-phé-niciens, les discours de bonne aventure jouent tour à tour le premier rôle.

Goutieux, le 11 juin 1888. Monsieur le Rédacteur en chef du Lyon Républicain.

Monsieur le Rédacteur, On me communique à l'instant le numéro du 7 juin du Supplément Littéraire du Lyon Républicain, qui contient une violente diatribe contre mon père à propos de la lettre que j'ai adressée au Bulletin médical de Paris.

Il est curieux de constater que depuis que les microbes sont à la mode, ces attaques se reproduisent de temps à autre dans la même forme et sur le même ton, ayant toujours pour but de dénaturer le caractère et l'œuvre scientifique de F.-V. Raspail.

Je ne m'arrêterai donc pas au style de M. Augagneur qui trouve commode de remplacer les arguments par des grossièretés; je me contenterai de le prendre au flagrant délit de mauvaise foi. Il reproduit trois des citations sur lesquelles je me suis appuyé pour réclamer en faveur de mon père la priorité de la théorie parasitaire, mais il a bien soin de supprimer les deux passages qui donnaient aux premiers toute leur valeur; et il ne craint pas d'ajouter: «ces lignes sont sans doute le dessin du panier,» alors que je disais dans ma lettre que j'aurais pu multiplier les citations si le droit de réponse ne m'avait pas limité l'espace.

Certes, l'opinion de M. Augagneur a bien peu de poids à côté de celle des savants les plus autorisés qui ont rendu justice à la valeur scientifique de F.-V. Raspail. Aussi je me bornerai, à propos de la théorie microbienne, à lui opposer ce passage du discours prononcé par le savant professeur Peter, en pleine Académie de médecine, le 20 mars 1883:

«Cette doctrine des maladies contagieuses est donc toute française. Avant Pas-

Vers minuit, notre mendiant ira coucher dans un garni, où il ne tardera pas à faire la connaissance d'un camarade, qui deviendra peut-être son associé et qui apportera dans le commerce sa connaissance de la place, sa protection et ses influences.

Le lendemain, il fera sa tournée dans un autre quartier. Si, un jour, il est pris et emmené au poste, on le relâchera au bout de six ou huit jours, et il se remettra à son métier. Si on le relâche, on le laissera s'en aller encore et il recommencera. Il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête.

Et si, comme le remarque le Temps, il vous prend fantaisie de demander à un agent pourquoi il n'arrête pas ce mendiant qui interpelle les passants dans la rue, il vous répondra: — Je l'ai déjà arrêté quinze fois, et toujours il a été remis en liberté!

L'un des derniers numéros parus du Genevois contenait la note suivante: La géographie ne fait décidément pas de progrès chez nos voisins de France. Jugez-en vous-même. Le Figaro publie actuellement un roman de Claudin, dans lequel, à deux reprises déjà, il a parlé du Mont-Blanc, comme étant en Suisse; un de ses personnages veut même aller à Chamonix pour en rapporter une impression helvétique! Le Dr Monin du Gil-Blas ne peut donner la main à son confrère: ne vient-il pas de découvrir, dans un article sur les eaux de Paris, que le lac de Neuchâtel est le principal récepteur de... l'Ar!

Conclure d'une erreur ou de l'ignorance de ces deux messieurs que la géographie ne fait pas de progrès en France, c'est peut-être aller un peu loin.

Le Genevois nous rappelle certain voyageur qui inscrivait un jour dans son block-notes: «Ici tous les habitants marchent sur la tête», parce qu'il avait vu un jeune berger se livrer à cet affriolant exercice.

L'HOMME QUI LIT.

AU RÉDACTEUR

Voici la lettre de M. Xavier Raspail dont nous avons parlé dans notre dernier numéro:

Goutieux, le 11 juin 1888. Monsieur le Rédacteur en chef du Lyon Républicain.

Monsieur le Rédacteur, On me communique à l'instant le numéro du 7 juin du Supplément Littéraire du Lyon Républicain, qui contient une violente diatribe contre mon père à propos de la lettre que j'ai adressée au Bulletin médical de Paris.

Il est curieux de constater que depuis que les microbes sont à la mode, ces attaques se reproduisent de temps à autre dans la même forme et sur le même ton, ayant toujours pour but de dénaturer le caractère et l'œuvre scientifique de F.-V. Raspail.

Je ne m'arrêterai donc pas au style de M. Augagneur qui trouve commode de remplacer les arguments par des grossièretés; je me contenterai de le prendre au flagrant délit de mauvaise foi. Il reproduit trois des citations sur lesquelles je me suis appuyé pour réclamer en faveur de mon père la priorité de la théorie parasitaire, mais il a bien soin de supprimer les deux passages qui donnaient aux premiers toute leur valeur; et il ne craint pas d'ajouter: «ces lignes sont sans doute le dessin du panier,» alors que je disais dans ma lettre que j'aurais pu multiplier les citations si le droit de réponse ne m'avait pas limité l'espace.

Certes, l'opinion de M. Augagneur a bien peu de poids à côté de celle des savants les plus autorisés qui ont rendu justice à la valeur scientifique de F.-V. Raspail. Aussi je me bornerai, à propos de la théorie microbienne, à lui opposer ce passage du discours prononcé par le savant professeur Peter, en pleine Académie de médecine, le 20 mars 1883:

«Cette doctrine des maladies contagieuses est donc toute française. Avant Pas-

et démonstratifs, on pouvait, si on avait la patience de l'écouter, lui faire dire tout ce qu'on voulait: car il était convaincu que son interlocuteur passait un moment agréable dont le souvenir ne s'effaçerait pas; ses malades pouvaient l'attendre dans la douleur ou dans l'angoisse, il n'en avait pas le majestueux débit de ses phrases ronflantes aux adjectifs choisis, et à moins qu'il ne se rendit à une invitation à dîner, ce qui lui arrivait cinq jours au moins par semaine, il ne vous lâchait qu'après vous avoir fait partager l'admiration qu'il professait pour lui-même.

C'était à une affection de la moelle qu'il était due la paralysie de madame Dammauville; par conséquent, elle était parfaitement guérissable; et même Balza eût s'étonné qu'avec son traitement et ses soins cette guérison se fit attendre.

Mais que vous dirai-je, jeune confrère: vous savez mieux que moi qu'avec les femmes tout est possible... surtout l'impossible!

El, pendant une demi-heure il avait complaisamment raconté les étonnements que causaient à son savoir et à son expérience les femmes du monde qu'il soignait; certainement il n'entendait pas contester les leçons que le médecin reçoit à l'hôpital, — à Dieu ne plût qu'il eût pareille outrecuidance! mais combien plus variées, combien plus complètes, combien plus profondes étaient celles que donnait la clientèle mondaine quand on était assez heureux pour s'en être créé une.

— Enfin, pour me résumer, que vous dirai-je, jeune confrère?...

Et ce qu'il avait dit et redit, expliqué et expliqué avec des digressions enchevêtrées les unes dans les autres, c'é-

